



Les langues amérindiennes, le comparatisme et les études franco-américaines

University of North Carolina, Chapel Hill*
1984

L'histoire de la linguistique amérindienne, telle qu'elle se manifeste aux Etats-Unis, passe sous silence la contribution française. Exception est faite, bien entendu, des premières données fournies par les missionnaires du xv^e au xviii^e siècle, surtout dans la Nouvelle France. Les résumés historiques qui préfacent les grands traités de langue anglaise (*Handbook of Middle American Indians, V, Linguistics*, ed. N. MCQUOWN (1961); *Current Trends in Linguistics, X, Linguistics in North America*, ed. WM. BRIGHT (1913), et *The Languages of Native America Historical and Comparative Assessment*, eds. L. CAMPBELL et M. MITHUN (1979)) ne citent ordinairement pas les noms de chercheurs comme L. ADAM (1833-1918), H. DE CHARENCEY (1832-1915), R. DE LA GRASSERIE (1839-1914), ou de P. RIVET (1876-1958). Aussi semble-t-il que toute la période féconde de l'américanisme français (1810-1915) a eu peu d'influence sur l'activité officielle (Bureau of American Ethnology) ou universitaire en Amérique.

Les raisons de cette absence générale ne sont pas difficiles à trouver. Tout d'abord, la formation de l'American Philosophical Society en 1769 – qui marque en même temps une sorte de première "institutionnalization" de l'étude des langues amérindiennes s'inspire de l'esprit d'indépendance, voire d'isolationnisme, qui caractérise la nouvelle démocratie américaine. Il est difficile de préciser jusqu'à quel point une réaction contre le mépris européen pour le Nouveau Monde et ses habitants (soit indiens, soit euro-américains) a provoqué une "défense et illustration" des langues amérindiennes, mais il est certain que le nouveau nationalisme américain a contribué à une réévaluation culturelle et linguistique de ces "sauvages à peau rouge" qui habitaient la même contrée. L'attaque contre VOLTAIRE de B.S. BARTON dans ses *New Views on the Origins of the Tribes and Nations of America* (1798) aussi bien que les premières correspondances de P.E. DUPONCEAU (1760-1844) avec J. HECKEWELDER (1743-1823) qui exaltaient la richesse des différents parlers algonquins (réfutant ainsi les idées de J. BURNETT, LORD MONBODDO) illustrent cette nouvelle attitude. En dépit de toute la politique dirigée contre les aborigènes de l'Amérique du Nord pendant deux cents ans, l'héritage indien a toujours été considéré aux Etats-Unis comme un trésor national, et un domaine privilégié.

Les débats sur l'origine des premiers Américains et sur la question "obscur et litigieuse du polysynthétisme" poursuivis sur les deux rives de l'Atlantique par D. BRINTON et ADAM ne sont pas non plus sans resonances nationalistes. On pourrait facilement se demander si les arguments de BRINTON en faveur de l'unité de la race américaine et le slogan "America for Americans!" cité ironiquement, plusieurs fois, par ADAM, ne sous-entendent pas, de la part de BRINTON, l'idée de "chasse gardée" à l'égard des études des langues de l'Amérique du Nord. Une certaine rivalité polie continue à exister entre les linguistes français et américains, au moins jusqu'aux années vingt de notre siècle. Le compte rendu écrit par E. SAPIR sur *Les Langues du Monde* illustre avec élégance comment les



sensibilités nationales bilatérales touchent la recherche dans toutes les disciplines.¹

Les années 1910-1920 ne correspondent pas seulement à un changement dans les exigences théoriques de la discipline en Europe (changement d'objet-concept langue: la linguistique n'appartient plus aux sciences naturelles) et à des contingences historiques (changement de génération, première guerre mondiale), elles voient l'essor de l'ethnographie et de la linguistique américaines, type F. BOAS, SAPIR, B.L. WHORF et L. BLOOMFIELD. Leurs travaux vont effectivement éclipser tout ce qui précède. Le refoulement décisif de la tradition d'anthropologie linguistique dans les institutions françaises coïncide avec l'établissement aux Etats-Unis d'une ethnolinguistique universitaire encore fermement ancrée, de nos jours,² dans les travaux linguistiques.

Enfin, et c'est essentiel pour nous, il faut noter que les histoires linguistiques de langue anglaise n'ont pas d'orientation véritablement historiographique. Elles tendent à présenter le développement de la linguistique amérindienne comme un travail cumulatif, hésitant et encore tâtonnant avant le XIXe siècle, mais progressif et sans interruption à partir de DUPONCEAU. Il est vrai que la classification des langues dépend en grande mesure d'une vaste base de données accumulée sur une longue période par des hommes sur le terrain; il est également clair que la compréhension de la diversité énorme des langues amérindiennes a forcément occupé de nombreux linguistes, et au cours de plusieurs générations. Mais ces sortes de chroniques ignorent totalement la place des études amérindiennes dans le contexte d'une linguistique plus globale. Elles ne fixent pas l'américanisme dans ses rapports, par exemple, avec la linguistique historique et comparée ou avec l'étude d'autres familles de langues non indo-européennes. En conséquence, elles voilent aussi le rôle que jouent toujours les langues amérindiennes (et non indo-européennes) dans la manifestation la plus récente du vieil antagonisme anthropologie/linguistique. Actuellement, l'opposition s'est redéfinie en termes théoriques de surface structure/deep structure et est associée aux noms de J. GREENBERG et N. CHOMSKY.³

Faire le point de l'américanisme français jusqu'au début du XXe siècle rectifiera premièrement l'impression faite par des histoires linguistiques de langue anglaise que les études amérindiennes aux Etats-Unis ont procédé sans référence à – ou en dépit de – l'échange vif d'idées entre les "indianologues" américains et français pendant le XIXe siècle. Ensuite, l'examen de ces débats nous donnera un aperçu du poids précis des études amérindiennes sur la linguistique comparée et sur l'anthropologie philosophique de la fin du XVIIIe jusqu'au début du XXe siècle.

Quand les directeurs de la Linguistic Society of America ont décidé en 1945 de loger l'importante collection *Franz Boas* dans la bibliothèque de l'American Philosophical Society, ils ont consciemment suivi la tradition qui relie la plus ancienne société scientifique américaine à l'étude des langues amérindiennes. Néanmoins, on a depuis "oublié", semble-t-il, que cette Société, "held at Philadelphia for Promoting Useful Knowledge", a profité d'une influence française assez marquée dès son début. Elle a été fondée et ensuite dirigée par deux francophones et francophiles bien connus, notamment B. FRANKLIN et T. JEFFERSON. Ce dernier, imprégné de la pensée des Lumières



et traducteur, parmi d'autres, de A.L.C. DESTUTT DE TRACY, a transmis nombre d'idées politiques et linguistiques du XVIII^e siècle au public américain.

Le monde francophone a exercé une influence directe sur les études amérindiennes en Amérique pendant le XIX^e siècle. Le septième président de la Société philosophique américaine, DUPONCEAU, est français de naissance et a été le secrétaire de A. COURT DE GEBELIN (1775-1777). Son *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord* de 1838 a reçu le Prix Volney, ce qui atteste certainement de l'intérêt français pour les langues amérindiennes. La rédaction de cet ouvrage en français (une version augmentée d'un traité sur le même sujet qui date de 1819) a évidemment facilité son accueil en France et le grand débat qui en découla. En 1831, une médaille d'or a été décernée par l'Institut de France à H.R. SCHOOLCRAFT (1793-1864) pour deux articles sur l'algonquin traduits également en français par DUPONCEAU. A.A. GALLATIN (1761-1849), fondateur de l'American Ethnological Society en 1842, et qui a fait un classement important des langues amérindiennes, est d'origine genevoise. Son travail lui valut le titre de "father of American ethnology". Un autre suisse, A.S. GATSCHET (1832-1907), faisait intégralement partie de l'américanisme franco-américain. Il était à la fois linguiste au Bureau of American Ethnology et collaborateur d'ADAM et de DE LA GRASSERIE. Enfin, il ne faut pas oublier non plus que la première partie d'une série d'articles de SAPIR sur le paiute et le nahuatl, une série considérée comme "the first extensive application of the comparative method to group of American languages",⁴ a paru pour la première fois en 1913 dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris*.

La méthode comparative, elle aussi, doit ses origines à la France et aux Lumières, bien qu'elle donne lieu à deux courants linguistiques en Allemagne au XIX^e siècle: la linguistique comparée (indo-européenne) de F. BOPP et la typologie morphologique des langues du monde entier de W. VON HUMBOLDT.⁵ La méthode comparative vise, en premier lieu, à expliquer la diversité apparente des différentes races (et langues) humaines. Elle s'occupe particulièrement des causes de la diversité, c'est-à-dire des causes du changement à travers l'histoire susceptibles d'être appréhendées par l'investigation scientifique. Les philosophes engagés dans cette investigation avaient accepté l'identité fondamentale des différentes races humaines; le point de départ étant unique, ils cherchaient alors à examiner les forces extérieures qui eussent introduit une telle variété. Aussi est-ce un postulat épistémologique qui a mené à la méthode comparative, et ce n'est pas cette dernière, il faut le souligner, qui conduit à formuler une quelconque hypothèse sur l'origine ou *les origines* de l'humanité et du langage.

La méthode comparative relève donc au départ du postulat monogénétique de l'espèce humaine avec son corollaire de continuité historique, et s'appuie sur une riche érudition documentaire démontrant la diversité culturelle du monde qui, à son tour, sert à l'édification d'une philosophie de l'histoire. Cette histoire se fonde sur le parallélisme de la culture et du langage; elle obéit alors à une précepte d'économie: les mêmes lois "évolutionnistes" s'appliquent au progrès culturel et au langage. Attirés par l'énigme de la race rouge en Amérique (le seul obstacle vraiment sérieux à la théorie monogénétique) et prompts à voir des rapports entre les moeurs amérindiennes et celles de l'ancienne Europe, les Lumières (cf. J. F. LAFITAU) ont ainsi formulé cette nouvelle science de



l'ethnographie comparée d'une façon qui n'a pas été fondamentalement modifiée avant les premières décennies du ^{XX}e siècle. A. CHAVANNES annonce dans son titre *Anthropologie ou science de l'homme pour servir d'introduction à l'étude de la philosophie et des langues* (1768) la triple association de cette science: homme – philosophie – langues.

La permanence des idées du ^{XVIII}e siècle dérive du fait que la comparaison des croyances religieuses se trouve au centre de l'enquête ethnographique. L'identification d'un état théologique primitif et des étapes "évolutives" qui le suivent reflète, sans aucun doute, l'orientation des écrits des missionnaires utilisées par les philosophes. Du reste, la postulation d'une "mentalité" primitive fait un contraste net avec la "mentalité" scientifique et valorise ainsi les vertus et la supériorité de la "civilisation". Pour les philosophes, la supposition indubitable que la mentalité scientifique diffère fondamentalement d'autres formes de pensée – c'est-à-dire qu'elle appartient à l'expérience privilégiée de la raison qui distingue l'adulte éveillé de l'enfant non encore éveillé ou de la bête inconsciente – guide tout un mode de recherche jusqu'à L. LEVY-BRUHL. Le monde s'est ainsi dichotomisé entre l'adulte européen (et, bien sûr, euro-américain) et le reste des peuples de la terre.

Cette division du monde coïncide avec l'établissement à la fin du ^{XVIII}e siècle de la famille indo-européenne, et s'en trouve renforcée. A cet égard, les preuves linguistiques mises à part, aucun problème "psychologique" ne s'est posé concernant l'inclusion du sanskrit dans le cercle privilégié du grec, du latin, des langues romanes et germaniques; et la grande et vieille civilisation indienne n'a fait que confirmer la croyance en la prééminence des hommes qui ont peuplé l'Europe et l'Inde. La communauté relativement grande de chercheurs (dont la langue maternelle appartenait à quelque branche de la famille indo-européenne), et l'abondance de documentation historique écrite, ont toutes deux produit de rapides progrès scientifiques chez des linguistes comme J. GRIMM, K. VERNER, et le jeune F. DE SAUSSURE. Par conséquent, le prestige des études indo-européennes a longtemps hanté l'étude de langues non-indo-européennes; on n'excluait pas que leur succès reflète la scientificité intrinsèque des langues indo-européennes elles-mêmes.⁶ Le défaut d'écriture dans les langues "primitives" a aussi été considéré au début du ^{XIX}e siècle comme une manifestation positive d'une différence fondamentale avec les langues "civilisées".⁷ De là vient le préjugé que ces langues non indo-européennes (non écrites) ne sont pas susceptibles d'analyses historiques et comparées rigoureuses. D'ailleurs, les indo-européanistes plus récents ont changé de stratégie: J. VENDRYES, par exemple, dans son *Langage* de 1921, s'oppose toujours à l'application de la méthode comparée aux langues non écrites en invoquant le principe méthodologique que les reconstructions sont handicapées par l'absence de documentation directe. Le résultat reste toujours le même: le degré de scientificité des études non-indo-européennes est mis en doute.

Dans un article de 1925 "Les Australiens en Amérique", RIVET se heurte au problème de la description et de la comparaison phonétiques, un problème pour lui autant philosophique que méthodologique. Il reconnaît les difficultés que comporte la comparaison des données du groupe sud-américain, le tson, avec les langues australiennes. "Le pire de ces inconvénients", observe-t-il, "est qu'une phonétique comparée des divers dialectes [du tson] est à peu près impossible" (p. 25); et il admet la rareté des données pour l'australien, sa seule source ne comptant que quarante-quatre mots (p.27). Néanmoins, il ne doute pas vraiment du résultat de cette comparaison qui est,



en réalité, l'hypothèse de travail de l'étude; autrement dit, il ne renonce pas à la conviction que ces deux groupes sont apparentés. Il suggère plutôt – tout en se montrant sceptique à l'égard des sources documentaires – que ces langues “exotiques” ne se soumettent peut-être pas convenablement à une application rigoureuse de la méthode comparative. Le manque de correspondances phonétiques régulières “[...]” montre que la notation n'a pas été faite avec toute la rigueur désirable, à moins que l'on admette que ces langues n'obéissent pas à des règles aussi strictes que, par exemple, les langues indo-européennes, hypothèse qui ne semble pas devoir être écartée *a priori*” (p. 26). Cependant, RIVET n'avait pas tort de poursuivre l'effort de comparer des langues en dépit de documents douteux. En ce qui concerne beaucoup de langues du monde, le linguiste choisit le moindre entre deux maux, et RIVET identifie bien le dilemme: “la plupart [des langues exotiques] auront disparu avant qu'un linguiste de profession soit allé les noter sur place. Il faut donc ou bien renoncer à toute étude de ces langues ou se résigner à utiliser ces documents, tel qu'ils sont” (pp. 24-25). RIVET se fourvoie simplement en plaçant la tâche de l'identification de l'unité génétique la plus large possible entre les langues du monde – une tentative qui appartient particulièrement au XVIII^e siècle et à la thèse monogénétique – avant l'établissement solide de plus petites familles qui indiquent, elles, une origine polygénétique.

La même année, BLOOMFIELD commence une série d'articles, maintenant célèbres, sur l'algonquin, où il détermine le système de certains groupes de consonnes occlusives. Pour le proto-algonquin central il postule la reconstruction [çk] quelque peu aberrante dans **meçkusiwa* ‘il est rouge’ pour des consonnes [ck], [ck], [hk], et [hk] en fox, en ojibwa, en cri des Plaines et en menomini, respectivement. Le symbole [ç] avait une valeur purement abstraite; il ne tenait qu'une place indiquée par le reste du système phonétique du PAC. Quand BLOOMFIELD a eu l'occasion plus tard d'examiner un dialecte du cri parlé en Manitoba, il a trouvé la forme *mihtkusiw* ‘il est rouge’ avec la combinaison [hkt] qui n'existe dans aucun autre mot (BLOOMFIELD 1925, 1928; SAPIR 1931). Il a justifié ainsi la reconstruction [çk]. D'un coup, BLOOMFIELD a établi la régularité des correspondances phonétiques dans n'importe quelle famille de langues et a réaffirmé la possibilité d'une prédiction (à la SAUSSURE) à partir de la construction d'un système. Au contraire de RIVET, BLOOMFIELD, sur le terrain, a eu à sa disposition des données excellentes, et il s'est penché sur un groupe limité de langues géographiquement contiguës.

Les premières études non indo-européennes de tendance comparative ne s'intéressaient pas tellement à la phonétique, et pour deux raisons complémentaires: d'une part, la phonétique ne s'était pas encore développée en science (il n'y avait pas d'alphabet international commun pour la transcription des langues) et, d'autre part, la phonétique était loin d'être considérée comme l'élément le plus important dans l'établissement des familles linguistiques. Si la séparation des deux types de classification – génétique et typologique – n'était pas tout à fait claire au début du XIX^e siècle, c'était une des conséquences de l'axiome du parallélisme langage-culture: les structures culturelles devaient cadrer avec les structures linguistiques. On tentait alors d'établir les liens génétiques (et évolutifs) des langues par la ressemblance de leurs formes grammaticales abstraites, ce que DUPONCEAU, par exemple, a appelé le “caractère général” d'une (des) langue(s), et HUMBOLDT “*innere Sprachform*”. Cette identité typologique servait en fait de preuve d'apparentement. Mais l'application de la typologie aux études génétiques ne disparaît pas vraiment avant que la recon-



naissance de la notion de *système* et de l'hypothèse concomitante de relativité linguistique ait rendu obsolète cette sorte de catégorisation, ainsi que les jugements de valeur qui l'accompagnaient. Néanmoins, C. LEVI-STRAUSS, structuraliste éminent, a cherché, lui aussi, à construire des structures homologues entre le système linguistique d'une famille et son système culturel de parenté, sans assigner toutefois des valeurs relatives aux structures⁸.

La forme abstraite des langues amérindiennes a reposé, pendant le XIX^e siècle, sur une conception (indo-européenne) du langage qui voit en la morphologie le secret et la vitalité de la langue. Les débats autour des particularités morphologiques des langues amérindiennes se réduisent souvent à des querelles terminologiques qui exposent en même temps l'échec de la caractérisation morphologique. DUPONCEAU a lancé le débat sur la forme des langues amérindiennes quand il a déclaré que:

Le caractère général des langues amérindiennes consiste en ce qu'elles réunissent un grand nombre d'idées sous la forme d'un seul mot; c'est ce qui leur a fait donner par les philologues américains le nom de *langues polysynthétiques*. Ce nom leur convient à toutes (au moins à celles que nous connaissons), depuis le Groenland jusqu'au Chili, sans qu'il nous ait été possible d'y découvrir une seule exception, de sorte que nous nous croyons en droit de présumer qu'il n'en existe point (1838:89)

Les américanistes qui suivirent ont finalement distingué entre l'incorporation en tant que processus structural, et le polysynthétisme, processus lexicographique. Ils succombèrent tous encore une fois à la mystique des complexités morphologiques des langues indo-européennes et à la doctrine qui plaçait les langues dites flexionnelles au sommet de la perfection linguistique; DUPONCEAU a trouvé, selon BRINTON, "an able supporter in Wilhelm von Humboldt, who [...] placed the American languages among those acting on the incorporative plan – *das Einverleibungssystem* (1890:353). Selon HUMBOLDT les langues amérindiennes appartenaient aux "langues imparfaites" et se trouvaient sur l'échelle de l'évolution à un échelon au-dessus des langues malayo-polynésiennes et du birman, et au-dessous du chinois, des langues sémitiques et des langues indo-européennes. Un autre "able supporter" s'avère être BRINTON lui-même, qui était aussi l'adversaire le plus actif d'ADAM. Ce dernier a particulièrement contesté l'idée que toutes les langues amérindiennes soient incorporantes ou même que l'incorporation caractérise les langues amérindiennes.

ADAM a bien vu la nature spéieuse de la classification psychologique qui accompagnait la classification morphologique des langues du Nouveau Monde. "La classification prétendue psychologique", dit-il, "n'est donc au fond que la classification morphologique présentée de biais" (1881:254), fondée d'ailleurs sur la dichotomie raison/imagination, ou dans les termes de HUMBOLDT, *Verstand/Einbildungskraft*. D'après cette dichotomie, les langues indo-européennes, c'est-à-dire, les langues des peuples historiques, les langues à littérature, les langues dites formelles et analytiques, reflètent bien entendu la raison; bref, elles sont les langues de la science et de la pensée adulte. En revanche, les langues sans histoire et sans littérature, telles les langues amérindiennes, dites non



formelles et réputées inférieures, expriment une pensée complète en un seul mot. Cette expression holophrastique est censée être plus vivante, plus excitante pour l'imagination que la même pensée présentée en plusieurs mots. Le terme "holophrasisme", qui est la contrepartie psychologique du processus structural d'incorporation, saisit non seulement l'idée de cette "imagination excitante" mais évoque aussi la première étape dans l'acquisition du langage qui est désignée par le même terme. De nouveau, la pensée adulte est opposée à la pensée de l'enfant, et cette opposition impose à la linguistique l'idée que toute langue doit au préalable traverser l'étape-Enfant et toutes les étapes intermédiaires pour arriver à l'étape-Adulte.⁹

Même au début du *xxe* siècle le rang d'une langue sur l'échelle adulte-enfant était déterminé en fonction du nombre de catégories grammaticales assimilables à celles établies par la grande tradition des grammaires rationalistes. Le traitement de la présence ou de l'absence du verbe *être* sert d'exemple illustrative du comparatisme souvent pratiqué à propos des langues amérindiennes. Le verbe *être* "prouve", en quelque sorte, la scientificité d'une langue qui le possède. C'est le verbe privilégié, avant tous les autres, dans la lignée de la pensée grammaticale qui remonte le plus directement à Port-Royal. H. DE CHARENCEY le définit dans un article de 1902 ("Etudes algiques") comme "la notion de l'être en soi, considéré d'une façon absolue", et cette notion n'est pas "de celles qui se présentent le plus rapidement à l'esprit humain" (p. 12). DE CHARENCEY était peut-être un des derniers à contribuer au débat établi par DUPONCEAU et J.A. CUOQ sur la question de l'existence ou non du verbe *être* en algonquin. DUPONCEAU répond négativement en s'appuyant sur des textes du *xviii* siècle; CUOQ répond affirmativement, fort des données du *xix*e siècle. DE CHARENCEY conclut: "Rien d'étonnant à ce que le contact avec les blancs ait porté la race indigène à se forger quelque chose qui ressemble fort à un verbe substantif" (p. 9). "Rien d'étonnant", continue-t-il, "à ce que la langue de misérables sauvages soit restée longtemps dépourvus d'un verbe substantif véritable. C'est plutôt le contraire qui devrait surprendre" (p. 12).

DE CHARENCEY essaie ensuite de faire ressortir des "affinités grammaticales" entre le basque et l'algonquin et de rapprocher leur "physionomies générales" de sorte que l'on ne peut pas attribuer les ressemblances au hasard. Il postule en fait une origine commune. Les dissemblances constatées aujourd'hui entre l'algonquin et le basque sont dues aux "hasards de la vie sauvage" et à l'époque "prodigieusement reculée de leur séparation" (p. 48), si reculée que DE CHARENCEY n'établit aucune correspondance phonétique entre les deux langues, ni ne propose aucune reconstruction pour un possible proto-basque-algonquin, deux procédés faisant partie intégrante des études indo-européennes.¹⁰ Il n'écarte pas d'ailleurs l'idée de l'instabilité des langues "sauvages" quand il croit que la structure verbale de l'algonquin aurait pu fondamentalement changer en si peu de temps à cause du contact avec les Blancs.

Pour sa part, ADAM aurait voulu faire table rase dès 1881 de cette sorte de quasi typologisation qui entraîne à des inférences d'ordre génétique et à l'attitude négative, plus ou moins implicite, envers les langues non indo-européennes. Ses arguments contre l'incorporation comme caractéristique des langues américaines visent plus à réévaluer les catégorisations morphologiques et leurs préjugés qu'à réfuter l'unité génétique possible des langues amérindiennes. Il argumente cependant non



seulement contre l'unité structurale des langues amérindiennes mais aussi contre leur singularité. Quand on commence à faire disparaître la barrière de l'exotisme, on peut voir ces langues sous un nouveau jour. ADAM rapproche, par exemple, le bribri du français et reproche à BRINTON son tour orthographique qui fait du bribri une langue incorporante, c'est-à-dire une langue polysynthétique "où le pronom-objet et le nom régi s'infixed entre le pronom-sujet et le thème [verbal]" (1886: 257). Selon cette définition, BRINTON transcrit *je-be su-eng* la phrase en bribri pour 'je te vois'. ADAM se demande donc jusqu'à quel point *je be su eng* constitue un seul mot, une seule idée, une phrase que BRINTON appelle "visiblement" synthétique, probablement à cause des tirets, et à cet égard ADAM note: "Si la langue française était parlée par un peuple ignorant l'art de l'écriture, un linguiste mexicain [nahuatl] ne manquerait pas de transcrire: je-te-voie, tu-me-vois, il-le-voit, en effet les pronoms 'te, 'me', 'le', sont grammaticalement inséparable du verbe. Jusqu'à preuve du contraire, je tiens le bribri pour analytique" (1886:263).¹¹ Mais, satisfait par l'évidence que les langues amérindiennes ne se conforment pas toutes au type incorporant, ADAM laisse de côté la possibilité qu'une parenté entre ces langues peut être établie par un vocabulaire et des correspondances phonétiques. Aussi semble-t-il que les arguments très justes d'ADAM ont été oubliés par l'histoire en faveur de DUPONCEAU qui, par un raisonnement peut-être plutôt intuitif que scientifique, soutient l'unité typologique des langues amérindiennes.

Cette intuition d'unité préfigure, en quelque sorte, la thèse de l'unité génétique de ces langues, une thèse soutenue de nos jours par des comparatistes amérindiens, tels que GREENBERG, entre autres. Pareillement, en examinant de nouveau le rapport des catégories grammaticales extérieures à la pensée, ADAM esquisse un relativisme linguistique digne d'un SAPIR; il ne va pas cependant jusqu'à déclarer que toutes les langues en sont au même stade d'évolution. En réfléchissant sur la langue birmane (parmi les langues les plus imparfaite, selon HUMBOLDT, c'est-à-dire sans catégories grammaticales extérieures), il déclare que: "[...] si les langues diffèrent au point de vue grammatical, si les procédés qu'elles emploient pour exprimer la relation sont plus ou moins parfaits, on ne peut légitimement inférer de ces différences, de ces inégalités, que les peuples qui parlent ces langues pensent différemment, inégalement." Tout en attribuant les mêmes facultés mentales aux Birmans qu'au Français, ADAM soutient cependant que l'expression des jugements chez les premiers est entravée par une langue non évoluée: "Il est rigoureusement exact de dire que les catégories grammaticales essentielles sont dans la pensée du Birman, bien qu'elles ne se manifestent pas d'une façon effective et sensible dans la langue birmane demeurée rudimentaire" (1881:253). L'idée de relativité linguistique appartient à la théorie structuraliste dont le XXe siècle verra l'éclosion; l'idée qu'une langue pourrait demeurer "rudimentaire" place ADAM en plein XIXe siècle.

Cette vision bipolaire, cette ambivalence même, pénètre la pensée d'ADAM jusqu'à sa conception de la discipline elle-même. A la question qu'il s'est posée, "La linguistique est-elle une science naturelle ou une science historique?", il répond: "la linguistique intégrale est une science mi-partie naturelle, mi-partie historique, dont la méthode est tantôt celle des sciences naturelles, tantôt celle des sciences historiques" (1881:395). Cette ambivalence est-elle une des raisons de l'effondrement de l'anthropologie linguistique en France devant la tradition rationaliste, et de sa disparition vers 1915? Selon le cliché bien connu, cette anthropologie linguistique a pu prendre racine aux Etats-Unis (en plus de l'avantage évident de la disponibilité des données) parce que



les chercheurs américains ne subissaient pas le fardeau d'une longue tradition. Toujours est-il que c'est SAPIR, dans son traité méthodologique *Time Perspective*, qui a résumé en deux phrases per-spicaces les faiblesses qui ont affligé l'étude des langues et des cultures amérindiennes pendant deux cents ans:

[...] we must take account of the frequent, indeed typical, lack of direct chronological guides in the study of the culture of primitive peoples, whereby [the cultural anthropologist] is led to neglect or undervalue the importance of chronological insight and to seek, as a substitute, the unravelling of general laws regardless of specific times. In the second place, the cultures dealt with by the anthropologist exhibit, on the whole, less complexity than those made known to us by documentary evidence, whereby he is led to think of the former as less encumbered by secondary or untypical developments and better fit to serve as matter for psychological generalization (1913:1).

En somme, il s'agit de principes théoriques transposés en problèmes méthodologiques, et de cette façon, les études amérindiennes sont alliées au changement d'une *linguistique comparée* en une *méthode comparative*, un changement déjà achevé dans la linguistique générale à la veille de la première guerre mondiale.

NOTES

*Je tiens à remercier le Professeur S.R. SMITH, chef du Curriculum in Linguistics, University of North Carolina, Chapel Hill, pour son appui professionnel et administratif qui a beaucoup facilité la production de ce travail.
(Endnotes)

¹ Après un comte rendu bienveillant de l'oeuvre dirigée par MEILLET et COHEN, SAPIR conclut: "One other point. It was cruel to assign the vast field of American Indian languages to a single specialist. No one person living today could even begin to get his bearings in it, let alone do justice to it. It might have been necessary for the editors to go outside of France and to secure the cooperation of at least one specialist for North American north of Mexico and another for Mexico and Central America, leaving the South American field in the hands of M. Rivet, who is obviously the one best qualified to handle it. If it was the intention of the editors to show how well an essentially international task could be carried out with the splendid resources of French scholarship alone, all we can say is that they must be congratulated on coming as near solving an impossible task as it was reasonably possible to do" (p. 375). "Compte rendu des *Langues du Monde*", in *Modern Language Notes* (1925) 40, pp. 373-378.

² Nous adhérons dans la discussion qui suit aux principes historiographique discutés et employés par S. AUROUX dans "La querelle des lois phonétiques", *Linguisticae Investigationes* (1979) 3.1:1-27 et dans *Linguistique et Anthropologie en France (1600-1900)*, (1982), Collection THTL n. 1 (série VIII).

³ Dans le volume *Universals of Language* (1963) GREENBERG oriente toute une enquête sur les universaux linguistiques, qui représentent des tendances statistiques et qui ne procèdent pas de définitions *a priori*. Par sa formation anthropologique et en vertu d'une perspective qui ne veut pas favoriser les langues indo-européennes, GREENBERG appartient à une tradition qui remonte, au moins, au Président C. DE BROSSES. CHOMSKY, en revanche, soi-disant avatar de Port-Royal et mathématicien-logicien de formation, a pris une position en faveur des structures profondes dans ses *Aspects of the Theory of Syntax* qui l'a inévitablement amené à l'opposé du projet de GREENBERG: "Insofar as attention is restricted to surface structures, the most that can be expected is the discovery of statistical tendencies, such as those presented by Greenberg (1963)" (1965:118). Par opposition à ceux de GREENBERG, les universaux linguistiques recherchés par les protagonistes de la grammaire générative et transformationnelle étaient au début *définitionnel*, *non-statistical* et *non-implicational*. Vingt ans plus tard, le constat que la grammaire générative a souffert de son anglocentrisme et qu'un nombre croissant de linguistiques formés à l'école de CHOMSKY poursuivent maintenant la voie ouverte par GREENBERG a contribué à la disparition de l'idée de deux "camps". La fusion des deux modes illustre la perception d'AUROUX au sujet des limitations de la notion de paradigme: "il n'est pas du tout évident que l'état de connaissance postérieur soit déterminé par la victoire



de l'un d'entre eux [paradigms], plutôt que par la mise au jour d'éléments qui leur sont communs; ou qui seront produits par leur discussion" (1979:6).

⁴ S. LAMB, "The Classification of the Uto-Aztecan languages: A historical survey", (p. 112), *Studies in Californian Linguistics*, ed. WM. BRIGHT, (1964), pp. 106-125. University of California Publications in Linguistics, 34. H. HOJER cite le classement de GALLATIN comme la première étude comparée des langues de l'Amérique du Nord, (p 66), "History of American Indian Linguistics", *Current Trends in Linguistics*, (1973) X, pp 657-676.

⁵ R. HUBERT, *Sciences sociales dans l'Encyclopédie* (p. 80 et suiv.) (1923), Paris: F. Alcan. Voir aussi P.A. VERBURG, "The Background to the Linguistic Conceptions of Bopp", *Lingua* (1950) 2, pp. 438-468. L'article d'A. VAN GENNEP, "Contributions à l'histoire de la méthode ethnographique", *Revue de l'histoire des religions* (1913) 67, pp. 320-338, met en relief la contribution de LAFITAU et sa connexion au Président DE BROSSES.

⁶ Cette idée séduisante persiste aujourd'hui. A. JACOB, par exemple, fait l'hypothèse que la divergence du langage courant et du discours scientifique, qui s'est manifestée surtout depuis la Renaissance, serait à attribuer à une qualité interne de la langue, ce qu'il appelle "la prédisposition probable des langues indo-européennes à la pensée technique et scientifique" (p 164). *Introduction à la philosophie du langage*, (1976), Gallimard.

⁷ DUPONCEAU, en citant MONTESQUIEU, note que les idioms barbares, "c'est-à-dire [...] ceux des peuples parmi lesquels l'usage de l'écriture ne s'était pas encore introduit" (1838:Preface) semblent avoir été formés sur des plans d'idées différentes des nôtres. Le problème de l'écriture chinoise – reflet de la vieille culture chinoise – a dû être marginalisé. De même, la langue chinoise a posé de grands problèmes de catégorisation. Par ailleurs, l'existence de l'écriture arabe n'était pas la moindre cause de longs efforts assidus visant à prouver une relation génétique entre les langues indo-européennes et les langues sémitiques.

⁸ LEVI-STRAUSS reconnaît le caractère exploratoire de cette démarche, mais il essaie tout de même de faire cadrer les deux structures: "[...] it can be said that a characteristic feature of Indo-European kinship structure lies in the fact that a problem set in simple terms always admits of many solutions. Should the linguistic structure be homologous with the kinship structure it would thus be possible to express the basic feature of Indo-European languages as follows: The languages have simple structures utilizing numerous elements. The opposition between the simplicity of the structure and the multiplicity of elements is expressed in the fact that several elements compete to occupy the same positions in the structure" (p. 1616), "Language and the Analysis of Social Laws", *American Anthropologist* (1951) 53.2, pp. 155-163.

⁹ Voir aussi l'article d'H. TAINÉ "Note sur l'acquisition du langage chez les enfants et dans l'espèce humaine", *Revue philosophique* (1876) 1, pp. 5-23. L'anthropologie au XIX^e siècle schématisait les trois étapes hiérarchiques et unidirectionnelles de la culture ainsi: sauvagerie – barbarie – civilization.

¹⁰ DE CHARENCEY était plutôt spécialiste de langues méso-américaines.

¹¹ BLOOMFIELD, lui aussi, a pressenti une ressemblance structurale entre l'algonquin et l'ancien germanique. Attiré par cette juxtaposition et étant donné que les matériaux portant sur les langues indo-européennes sont dispersés, souvent vieillis, difficiles à interpréter et de qualité inégale, C. HOCKETT a choisi, au lieu d'une étude indo-européenne, les études de BLOOMFIELD comme une meilleure introduction aux principes de la méthode comparée: "[...] even though the Algonquian languages are 'exotic' (whatever that may mean), they are phonetically simple, not too widely divergent from the familiar Indo-European languages in structure – remarkably similar, in some ways, to older Germanic – and Bloomfield's treatment is compact, uniform in approach, and uniformly excellent" (p. 118), "Implications of Bloomfield's Algonquian Studies", *Language* (1948) 24, pp. 117-131.

REFERENCES

ADAM L. (1881) "Les classifications de la linguistique", *Revue de Linguistique et de Philologie Comparée* 14, pp. 217-268; pp. 373-395.

_____, (1882) "La linguistique et la doctrine de l'évolution", *Revue de Linguistique et de Philologie Comparée*, 15, pp. 21-38.

_____. (1886) "De l'incorporation dans quelques langues américaines", *Revue de Linguistique et de Philologie Comparée*, 19, pp. 254-268.

BLOOMFIELD, L. (1925) "On the sound-system of Central Algonquian", *Language*, 1.4, pp. 130-156. _____. (1928) "A note on sound-change", *Language*, 4, pp. 99-100.



BRINTON, D. (1890) *Essays of an Americanist*, Philadelphia: Porter & Coates.

CHARENCEY, H. DE (1902) “Études algiques”, *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, 4.1, pp. 8-54.

DUPONCEAU, P.E. (1838) *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord*, Librairie d'A. Pihan de la Forest.

RIVET, P. (1925), “Les Australiens en Amérique”, *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, 26, pp. 23-63.

SAPIR, E. (1916) *Time Perspective in Aboriginal American Culture, A Study of Method*, Ottawa: Government Printing Bureau.

_____. (1931) “The concept of phonetic law as tested in primitive languages by Leonard Bloomfield”, in Rice (ed.), S.A.; *Methods in Social Science*, pp. 297-306. University of Chicago Press.

This article appeared in *Amerindia*, numéro spécial 6, entitled “Pour une histoire de la linguistique amérindienne en France.”